

TO BE OR NOT TO BE.

(ÊTRE OU NE PAS ÊTRE...)

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR

MM. BRUNSWICK ET ARTHUR DE BEAUPLAN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DU PALAIS-ROYAL, LE 19 OCTOBRE 1853.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ANATOLE DE VERPIGNON	MM. RAVEL.
ADRIEN DE COURCHAMP	LERICHE.
LE COMTE D'AUBIGNY	DERVAL.
JOSEPH, domestique de l'hôtel des Deux-Pigeons	AUGUSTIN.
ADELE	M ^{lles} BRASSINE.
CORALIE, marchande de dentelles .	IRMA.
MADAME GERVAIS, aubergiste	M ^{me} DUPUIS.
ANTOINE, domestique de d'Aubigny.	
JULIE, femme de chambre d'Adèle.	
DARBOUVILLE,	
JUVISY,	
RÉNÉ DE PIGNOLLES,) amis de Verpignon.	

*(La scène se passe à Cherbourg dans la salle commune
de l'hôtel des Deux-Pigeons.)*

NOTA. — Toutes les indications sont prises de la salle — Les personnages sont placés en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent, c'est à dire que le premier inscrit tient la gauche. Les changements de position sont indiqués par des renvois.

Les Auteurs et les Éditeurs se réservent le droit de représentation, de reproduction et de traduction à l'étranger.

TO BE OR NOT TO BE.

(ÊTRE OU NE PAS ÊTRE...)

ACTE I.

La salle commune de l'hôtel des Deux pigeons. — Portes de différents côtés, avec numéros au-dessus. — Celle de gauche, au second plan, porte le numéro 6. — Au premier plan, une fenêtre. — A droite, une cheminée et deux portes avec numéros.

SCÈNE I.

CORALIE, MADAME GERVAIS.

(*Au lever du rideau, madame Gervais et Coralie entrent par la droite. **)

CORALIE.

Comment, madame, vous n'avez pas mieux que ça à m'offrir ?

MADAME GERVAIS.

Mon Dieu!... il ne me reste pas une autre chambre dans tout l'hôtel.

CORALIE.

Ah ! regardez donc... c'est d'un incommode !...

MADAME GERVAIS.

Ne dites pas ça... il y a beaucoup d'armoires.

CORALIE.

Mais je ne logerai pas dans les armoires ! (*Prenant un petit sac de nuit qu'elle avait déposé sur une chaise, à droite.*) Pardon, madame, je vais voir ailleurs.

MADAME GERVAIS.

Comme il vous plaira, mademoiselle. (*Se reprenant.*) ou madame... je n'ai pas l'avantage...

CORALIE, *arrangeant son sac de nuit.*

Dites, mademoiselle ; et vous ne commettrez aucune erreur... Mademoiselle Coralié Beurdelet. (*Elle remonte comme pour sortir.*)

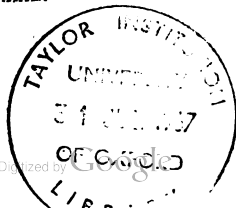
MADAME GERVAIS.

Coralie... mais ce nom me rappelle... N'êtes-vous pas venue il y a deux ans à Cherbourg ?

CORALIE.

Si fait !

* Madame Gervais, Coralie.



MADAME GERVAIS.

J'étais alors en service chez ma cousine, à l'hôtel des Trois-Maillots, où vous êtes descendue...

CORALIE.

Attendez donc... Eh oui ! vous êtes la petite Toinette...

MADAME GERVAIS.

Elle-même !

CORALIE, lui prenant la main.

Si bonne, si obligeante !... Et moi qui ne vous reconnaissais pas tout d'abord ! (Elle remet son sac de nuit sur la chaise à droite.)

MADAME GERVAIS.

Dame !... deux ans de plus sur la tête..

CORALIE.

C'est égal... toujours aussi fraîche, aussi gracieuse..

MADAME GERVAIS, gaiement.

En tout cas, ce n'est pas le chagrin qui pourrait m'avoir changée... Ah ça, dites-moi, qu'est-ce que vous venez donc faire à Cherbourg ?

CORALIE.

Je viens y chercher... le bonheur... sous les traits de quelqu'un que j'ai bien peur de ne pas rencontrer... quoique pourtant on m'a dit...

MADAME GERVAIS, en souriant.

Quelqu'un ?... Est-ce que par hasard ?...

CORALIE, en confidence.

Oui... (Sérieusement.) Toinette, avez-vous connu l'amour ?

MADAME GERVAIS.

Non, je n'ai été que mariée... Comment, vous qui étiez si heureuse chez votre tante, la plus riche marchande de dentelles d'Evreux !

CORALIE, tristement.

Oui, Toinette, le point d'Angleterre, ma tante, ses rhumatismes et son perroquet, je ne sortais pas de là.

MADAME GERVAIS.

Et vous en êtes sortie ?... oh mon Dieu ! comme toutes les jeunes filles ; vous avez rencontré un beau jeune homme, qui vous aura dit les choses du monde les plus incendiaires !...

CORALIE.

Pendant six semaines !

MADAME GERVAIS.

Pendant six semaines !... Diable !... et vous vous êtes mise à l'aimer !

CORALIE.

A en raffoler, Toinette !

MADAME GERVAIS, *sévèrement.*

Mais, en tout bien, tout honneur ?...

CORALIE, *se récriant.*

Oh ! mes devoirs, ma vertu...

MADAME GERVAIS.

Et puis, votre tante qui vous enferme tous les soirs.

CORALIE.

Du reste, ce jeune homme paraissait si honnête...

MADAME GERVAIS.

Il y avait un moyen bien simple de vous assurer... il fallait parler de mariage.

CORALIE, *naïvement.*

Je n'y ai pas songé...

MADAME GERVAIS, *d'un air guoguenard.*

Ni lui non plus, n'est-ce pas ?... Voyez-vous, Coralie...

Air de *Julie.*

Dès le début parlez de mariage,
 Si vous voulez savoir la vérité ;
 Rien qu'à ce mot, vous auriez vu, je gage,
 S'il vous aimait avec sincérité.
 Ma chère enfant, ce mot plein de magie,
 A lui tout seul éteint les plus grands feux ;
 Il agit toujours à mes yeux,
 Comme un pompier d'avant l'incendie.

Enfin, ce beau jeune homme ?

CORALIE.

Enfin, un soir, vers les dix heures, je reçois une petite lettre de lui, je la lis et je me mets à trembler comme la feuille... Jugez la lettre !... (*Mystérieusement.*) « Ce soir, à minuit, il faut que je vous parle... qu'un mouchoir tombe de votre fenêtre « et je serai bientôt à vos genoux, en escaladant le balcon... »

MADAME GERVAIS.

Logez-donc les demoiselles à l'entresol !

CORALIE.

« Si à minuit un quart le bienheureux mouchoir n'est pas tombé... malheur !... une détonation retentira ! j'aurai vécu. Post-scriptum : Mettez-bien votre montre à l'heure... »

MADAME GERVAIS.

Et vous lui avez jeté le mouchoir, petite malheureuse ?

Non, Toinette.

CORALIE.

MADAME GERVAIS.

Ah !... je vous en félicite.

CORALIE.

C'est parce que je n'ai pas pu... Ma tante en rentrant trouva la lettre !... Sans rien dire, elle me fait monter dans une cariole, se place à côté de moi et fouette cocher...

MADAME GERVAIS.

Ah ! si toutes les demoiselles avaient des tantes comme ça !...

CORALIE.

Mais, le malheureux, que je m'écriais en sanglottant, en ne voyant pas le signal, il va se faire périr !

MADAME GERVAIS.

Pauvre innocente !... vous croyiez à tout ça !

CORALIE.

Puisqu'il l'a signé !...

MADAME GERVAIS, *riant*.

La belle raison !

CORALIE.

Mais, vous n'avez donc pas de cœur ?

MADAME GERVAIS.

J'ai tout ce qu'il faut ; mais je ne crois pas si facilement...

CORALIE.

Eh ! bien ! moi, je n'y ai plus tenu !... une échelle, et par-dessus les murs du jardin, crac ! je me suis échappée de chez un vieux parent, laid et désagréable, où l'on me tenait renfermée. (*Avec élan.*) Toinette, il faut que je retrouve l'infortuné ! s'il n'est que blessé, je veillerai sur lui ; s'il est mort...

MADAME GERVAIS.

Laissez-moi donc tranquille ?... je vous dis qu'il est toujours gros et gras.

CORALIE, *avec amour*.

Oh !... non !... il m'aimait trop pour ça !... il doit être mort !...

MADAME GERVAIS, *riant*.

Ou maigre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSEPH. *

JOSEPH, *entrant chargé d'une malle et d'un porte-manteau, mystérieusement.*

Madame Gervais, où faut-il mettre ça ?

* Madame Gervais, Joseph, Coralie.

MADAME GERVAIS.

Mais vous savez bien, Joseph, que je n'ai plus de place... descendez et dites au voyageur...

JOSEPH.

Il n'est pas en bas... il est encore à l'hôtel du Mouton-Couronné.

MADAME GERVAIS.

Eh bien ! qu'il y reste.

JOSEPH.

Du tout... il dit qu'il veut être logé ici, aux Deux-Pigeons. *(Il pose la malle à gauche.)*

MADAME GERVAIS.

Et pourquoi tient-il tant ?...

JOSEPH, *d'un air malin.*

Comment, vous ne comprenez pas ?... *(Montrant la porte de droite.)* C'est à cause du 6... c'est le fameux amoureux !... c'est cet enragé monsieur Anatole de Verpignon. *(Il s'éloigne et sort par le fond.)*

CORALIE, *qui s'est assise à droite, à part, se levant.*

Verpignon !... celui que j'aime !...

MADAME GERVAIS.

Allons, le v'la qui va encore tourmenter cette pauvre madame d'Aubigny.

CORALIE, *cherchant à cacher son émotion.*

Madame d'Aubigny ?

MADAME GERVAIS.

Oui, là, au 6... une petite veuve charmante que ce maudit monsieur Verpignon poursuit comme une ombre... c'est l'histoire de la ville... un vrai roman...

CORALIE, *de plus en plus agitée.*

Et elle l'aime sans doute ?

MADAME GERVAIS.

Pas du tout !... la preuve, c'est qu'elle était aussi au Mouton-Couronné, et, que depuis deux jours, elle s'est réfugiée ici, croyant échapper...

CORALIE, *avec ironie.*

Dans ce cas-là, on quitte la ville...

MADAME GERVAIS.

Oui, mais la succession de son mari, un brave colonel de Spahis, mort en Afrique... les papiers timbrés, les notaires, les avoués; ça commence toujours les avoués, mais ça ne finit jamais... *(Regardant Coralie.)* Eh bien ! eh bien ! qu'avez-vous donc ?

CORALIE, *essuyant ses yeux à la dérobée.*

Oh rien !... la fatigue de la route...

MADAME GERVAIS.

Et puis les inquiétudes... une bonne nuit vous remettra... Aussitôt que madame d'Aubigny sera partie, je vous donnerai sa chambre... une vue magnifique avec un balcon donnant sur le port.

CORALIE, *qui écoute à peine.*

Toinette... si vous saviez... je suis bien malheureuse !

VERPIGNON, *dans la coulisse.*

Eh ! l'hôtesse !... on demande l'hôtesse ! (*Madame Gervais monte au fond.*)

CORALIE, *à part.*

C'est lui ! Oh ! qu'il ne me voie pas ici !... (*Elle entre précipitamment à droite au troisième plan.*)

SCÈNE III.

VERPIGNON, MADAME GERVAIS. *

VERPIGNON, *entrant.*

Ah ! ça, voyons, me répondra-t-on ? où est l'entrepreneur de cette auberge ?

MADAME GERVAIS.

C'est moi, monsieur.

VERPIGNON.

Fort bien !... une chambre, s'il vous plait ?

MADAME GERVAIS.

Je n'en ai pas !**

VERPIGNON.

Ah ! et vous croyez que je me contenterai d'une aussi pitoyable raison ? Je n'en ai pas, c'est charmant ! (*Avec sévérité.*) Voyons que dit votre enseigne ?... Logo à pied et à cheval !... c'est un engagement sérieux, c'est un contrat synallagmatique que vous passez avec le voyageur... qui passe...

MADAME GERVAIS.

Ah ! ça monsieur, qu'est-ce que vous me chantez là ?

VERPIGNON.

Savez-vous seulement ce que c'est qu'un contrat ? Avez-vous lu Justinien ?

MADAME GERVAIS.

Non.

* Madame Gervais, Verpignon.

** Verpignon, madame Gervais.

VERPIGNON.

Etes-vous mariée ?

MADAME GERVAIS.

Oui.

VERPIGNON.

Eh bien ! quand vous avez trompé votre mari, vous avez manqué à votre contrat... comprenez-vous ?

MADAME GERVAIS.

Monsieur, je n'ai jamais trompé mon mari...

VERPIGNON, *en colère.*

Il ne s'agit pas de ça... Le mari doit fidélité à son épouse... bien ! mais l'épouse doit fidélité à son mari... il y a réciprocité dans tout contrat... Le voyageur doit descendre chez vous... bon ! mais vous devez recevoir le voyageur... ah !... à bras ouverts... allons... ouvrez !... ouvrez !...

MADAME GERVAIS.

Monsieur, je n'ai pas de numéro vacant, et la raison que je vous donne...

VERPIGNON.

Je m'en ris ! à pied et à cheval ! (*Regardant autour de lui.*) D'ailleurs, cette chambre me suffit... faites y dresser un lit avec ses dépendances... dessus et dessous...

MADAME GERVAIS.

Mais enfin...

VERPIGNON, *interrompant madame Gervais.*

Ah ! que je vous dise... * ne me mettez pas des serviettes au lieu de draps... c'est une plaisanterie qu'on fait souvent aux voyageurs... je la trouve indécente... allez !...

MADAME GERVAIS.

Mais, monsieur, c'est la salle commune !... la salle de tout le monde...

VERPIGNON.

Raison de plus pour que je la prenne !

MADAME GERVAIS.

Mais vous seriez dérangé par tous les voyageurs qui vont et viennent...

VERPIGNON.

Du tout !... (*Mettant le verrou à toutes les portes.*) Voilà et de même à toutes les issues. (*Il commence par celle de droite.*)

MADAME GERVAIS, *le poursuivant.*

Mais si les voyageurs voulaient sortir ?**

* Madame Gervais, Verpignon.

** Verpignon, madame Gervais.

VERPIGNON.

Bah !... il va pleuvoir !... Au surplus, madame, assez !... j'aime fort la discussion, mais quand on est de mon avis ! Comptez-moi ce que vous voudrez la location de cette salle, que m'importe !... je jette l'or, après avoir bien marchandé !... sortez !...

MADAME GERVAIS.

Je ne sortirai pas... la maison est à moi.

VERPIGNON.

Sortez, madame, ou je me deshabile incontinent !...

ENSEMBLE.

Air de *Zanetta*.

Oui, de colère elle enrage,
D'assaut, je prends la maison,
Pour agir ainsi, je gage
Avoir mille fois raison !

MADAME GERVAIS.

Ah ! de colère, j'enrage,
Un tel fou dans la maison,
Mais j'aurai quelqu'un, je gage,
Pour le mettre à la raison !

(Elle sort par le fond, Verpignon pousse le verrou du fond.)

SCÈNE IV.

VERPIGNON, seul.

Me voilà donc près d'elle !... abrité sous les mêmes ardoises !... je dis ardoises... ardoises, tuiles ou zinc, peu m'importe ! (*Examinant, à droite et à gauche.*) Voyons... numéro 6. Ah ! le voilà ! (*S'adressant au numéro 6.*) Tu es là belle indifférente !... marbre de Paros... granit... cœur de roche !... tu me railles peut-être ! tu hausses tes blanches épaules en songeant à mes feux !... continue, continue ce jeu muet et significatif !... n'importe, je serai toujours là, près de toi !... (*En ce moment, on cherche à ouvrir la porte de droite, deuxième plan, à laquelle Verpignon a mis le verrou ; Continuant avec sang-froid.*) C'est le locataire qui veut sortir. (*Reprenant avec feu.*) Oui, je te poursuivrai comme ton ombre !... et encore l'ombre, elle cesse quand il n'y a pas de soleil... tandis que moi... (*On se coue fortement la porte. — Criant.*) Il y a quelqu'un !... (*Avec feu.*) tandis que moi !... (*Le bruit redouble à la porte.*) Ce crétin de voyageur va enfoncer ma porte !... je vais l'intimider ! S'il se fâche, je m'éloignerai... (*Il va résolument vers la porte et tire le verrou.*) Monsieur, si vous ne finissez pas, je... (*La porte s'ouvre, Courchamp entre vivement en scène.*)

SCÈNE V.

VERPIGNON, COURCHAMP. *

COURCHAMP, *reconnaissant Verpignon.*

Verpignon !

VERPIGNON.

Courchamp !

COURCHAMP.

Comment ! c'est toi, qui barricadais ma porte, c'est toi que je retrouve dans une auberge, à Cherbourg.

VERPIGNON.

Et toi-même ? comment diable ?...

COURCHAMP.

Moi ?... mais je suis venu faire mes adieux à l'un de nos bons et anciens amis de collège... Juvisy... Tu sais bien... le petit Juvisy ?

VERPIGNON.

Ah ! le petit Juvisy, qui portait des lunettes bleues comme des lanternes... De loin, il avait l'air d'un omnibus.

COURCHAMP.

Non !... son frère !

VERPIGNON.

Ah ! qui... celui qui avait des lunettes vertes... Est-il à son aise ?

COURCHAMP.

Parfaitement !

VERPIGNON.

Très-bien !... je le tutoyerai...

COURCHAMP.

Il vient d'être nommé lieutenant de vaisseau, et nous l'embarquons demain à bord du Neptune... Nous ferons quatre ou cinq lieues en mer avec lui... Une chaloupe nous ramènera... Veux-tu être de la partie ?

VERPIGNON.

Ta, ta, ta, mon ami ; je suis vissé à la terre ferme.

COURCHAMP.

Viens donc ! tu reverras d'Arbouville, René de Pignolles...

VERPIGNON.

Pignolles est ici ?... Ah ! mais je veux que nous soupions ensemble !

COURCHAMP.

C'est entendu !

* Verpignon, Courchamp.

VERPIGNON.

Mais quant à me faire quitter ce logis... inhospitalier... à moins d'un percement de rue qui passe par cette chambre... et encore... Oh ! c'est que j'ai jeté ici des racines... de lierre...

COURCHAMP, *riant*.

Ah bah !... Est-ce que l'hôtesse des Deux-Pigeons ?...

VERPIGNON, *haussant les épaules*.

L'hôtesse ?... Allons donc ! me prends-tu pour un conducteur de diligence... Je n'en ai ni l'air, ni la trompette. (*Remontant un peu et en secret.*) C'est le 6, mon ami, c'est le 6 qui est joli !...

COURCHAMP.

Madame d'Aubigny ?

VERPIGNON.

Tu la connais ?

COURCHAMP.

Oh ! de vue seulement... depuis qu'elle est descendue dans cet hôtel... quelques paroles de simple politesse échangées entre nous... mais elle a produit sur moi une impression...

VERPIGNON.

Mon ami, je t'en prie !... Ah ! mon ami, je t'en supplie !... D'ailleurs, je suis le premier en date.

COURCHAMP.

Tu la poursuis ?

VERPIGNON.

Depuis plus de quinze jours !... je passe ma vie sur ses talons... Avant-hier elle a quitté le Mouton pour les Pigeons, et je suis accouru. (*Lui prenant la main.*) Ainsi, très cher, c'est bien convenu ?

COURCHAMP, *avec regret*.

Du moment que tu la poursuis, je m'efface !... Dis donc, elle te paie d'un tendre retour ?

VERPIGNON, *avec joie*.

Au contraire, je lui suis insupportable.

COURCHAMP, *très-étonné*.

Et ça te rend joyeux ?

VERPIGNON.

Mon ami, il n'y a pas de phrase pour te peindro mon ivressel il faudrait mettre un lampion entre chaque mot... Oui, je vois ton étonnement... mais, si tu savais...

SCÈNE VI.

LES MEMES, JOSEPH, *apportant un plateau chargé d'un souper.*
— *Joseph frappe à la porte du fond.*

VERPIGNON, *se retournant.*

Hein !... qu'est-ce ? je ne peux donc pas être tranquille chez moi ? *(Il va ôter le verrou.)*

JOSEPH, *passant la tête mystérieusement.**

Pardon, monsieur, mais, pour aller au n° 6, il faut bien..

VERPIGNON, *vivement.*

Tu vas chez madame d'Aubigny ? *(Il le fait descendre en scène.)*

JOSEPH.

Oui, monsieur, c'est son souper que je lui apporte... comme d'habitude, je frappe, la femme de chambre ouvre, elle prend le plateau, elle me dit : Merci... — Moi, je lui réponds malicieusement : Il n'y a pas de quoi... et elle me ferme la porte au nez. *(Il se dirige vers la chambre de gauche.)*

VERPIGNON.

Au fait ! je pourrais bien... *(Haut)* Garçon ! un instant.... *(A Courchamp, tout en tirant un petit billet de sa poche.)* Un billet brûlant, incendiaire, à l'adresse de la belle !...

COURCHAMP.

Comment ! tout préparé ?

VERPIGNON.

J'en ai toujours un sur moi... On ne sait pas ce qui peut arriver. *(A Joseph.)* Approche ! chut ! *(Lui montrant le billet qu'il glisse sous la serviette.)* Amour et mystère !

* JOSEPH, *répétant sans comprendre.*

Amour et mystère ! *(Il se dirige vers le n° 6 en marchant sur la pointe des pieds, puis il frappe, la porte s'ouvre, une femme de chambre paraît.)*

LA FEMME DE CHAMBRE, *prenant le plateau.*

Merci !

JOSEPH.

Il n'y a pas de quoi ! *(La femme de chambre disparaît et la porte se referme.)*

VERPIGNON, *qui s'est tenu à l'écart à gauche et qui a suivi de l'œil tous ces mouvements.*

Ça y est !

* Verpignon, Joseph, Courchamp.

JOSEPH , redescendant et marchant sur la pointe des pieds.

Amour !... (*Verpignon lui donne un coup de pied dans le derrière.*) et mystère. (*Il sort vivement par le fond.*)

SCÈNE VII.

VERPIGNON, COURCHAMP.

VERPIGNON, *soupirant.*

Ah ! mon ami, pourvu que la belle me renvoie mon billet avec indignation, ou plutôt qu'elle m'en jette les morceaux à la face avec mépris, avec horreur !

COURCHAMP.

Ah ça ! voilà qui est singulier !... Adorer une jolie femme et se trouver heureux de ses dédains !... Ma foi ! si je ne craignais pas d'être indiscret !...

VERPIGNON.

Du tout ! As-tu cinq minutes à me donner ? (*Verpignon va chercher une chaise à gauche et l'apporte à Courchamp, à droite.*)

COURCHAMP, *s'asseyant.*

Pardieu ! la chose en vaut la peine... Je t'écoute !

VERPIGNON, *s'asseyant aussi.*

Voilà !... ** Je veux me marier... oui, j'ai des raisons... des motifs cachés, mais honorables... Jusqu'à présent, j'ai hésité, j'ai eu peur ; moi, je trouve ça grave, très-grave ! il y a des gens qui donnent là-dedans tête baissée... ça les regarde... c'est leur affaire !... Voyons, de bonne foi, entrerais-tu chez le premier coiffeur venu... un perruquier de village, et lui dirais-tu : Tenez, voilà mon chef... arrangez ça à votre fantaisie... non ?... Eh bien ! il me semble qu'il est plus grave encore, de donner sa tête à une femme qu'à un perruquier... sans savoir d'avance...

COURCHAMP, *riant.*

Mon ami, on ne sait ça qu'après.

VERPIGNON.

Oui, quand il n'est plus temps... Eh bien ! j'ai trouvé un moyen, un moyen infailible !

COURCHAMP, *se levant.*

Alors, mon cher, ta fortune est faite !

VERPIGNON, *se levant.*

Oh ! j'ai trente mille livres de rente.

COURCHAMP.

Ton moyen ?

* Verpignon, Courchamp.

** Courchamp, Verpignon.



VERPIGNON.

Très-simple... comme toutes les grandes choses... Je rencontre une jeune personne ; naissance, fortune, taille, cheveux... tout y est, très-bien ! Tu crois peut-être que je fais entendre le mot mariage !... Du tout, je me pose en Lovelace, en Buckingham, pas autre chose !...

COURCHAMP, *lentement*.

Ah ! je commence à deviner...

VERPIGNON, *appuyant sur chaque mot*.

Tu conçois?... je joue d'abord le rôle de l'amant qui viendra un jour me chagriner dans mon ménage ?

COURCHAMP, *s'expliquant le système à lui-même*.

Tu es l'arquebusier qui éprouve la résistance et la sûreté de l'arme qu'il vient de confectionner...

VERPIGNON.

Le savant ingénieur qui charge outre mesure le pont qu'il vient de construire pour s'assurer de sa solidité.

COURCHAMP.

Et si tu échoues, tu te dis plein de confiance : Personne à l'avenir ne réussira.

VERPIGNON.

Personne ne réussira, et je puis épouser...

COURCHAMP.

Il y a une idée là-dedans.

VERPIGNON, *se récriant et reportant à gauche la chaise qu'il a apportée à Courchamp*.

Comment, une idée?... il y a un monde d'idées ! * un nouveau monde... c'est tout bonnement une Amérique morale que j'ai découverte là !... Je suis le Christophe Colomb du mariage ! car enfin de quoi s'agit-il en ménage ?

COURCHAMP, *souriant*.

D'être ou de ne pas être...

VERPIGNON.

To be or not to be, comme dit l'immortel Shakespeat ! (1)

COURCHAMP, *riant*.

Et dis-moi, jusqu'à présent, tu n'as pas trouvé ?

VERPIGNON, *avec douleur*.

Jusqu'à présent, l'arme a toujours éclaté ! Le pont est toujours tombé dans la rivière !...

* Verpignon, Courchamp.

(1) Prononcez : *Tou bi or note tou bi*.

COURCHAMP.

Comment, pas une ?

VERPIGNON.

Ah si fait !... Coralie, une petite marchande de dentelles... née dans le Cotentin... mais domiciliée à Evreux... jeune, agaçante, et d'un farouche !...

COURCHAMP.

Et tu n'as pas épousé ce prodige ?

VERPIGNON.

Je le voulais, Courchamp, je le voulais, quoique son dialogue fût bien accidenté... et son orthographe de troisième classe... wagons découverts... Mais enfin, elle avait résisté à la dernière épreuve, à la plus forte... c'est tout dire... fuir par sagesse... aussi je la cherchais...

COURCHAMP.

Quand tu rencontrais madame d'Aubigny...

VERPIGNON.

Belle, noble, riche... conversation charmante... orthographe de premier choix... en parfaite intelligence avec les participes présents, passés et même futurs... Toutes les conditions réunies, j'aime encore mieux ça !... Je m'attache à ses pas...

COURCHAMP.

Tu cherches à la séduire...

VERPIGNON.

Depuis quinze jours, elle paie mes tendres assiduités de la plus complète indifférence... et je tente ce soir même la dernière l'épreuve... l'épreuve décisive... Tu viens de voir... ma circulaire...

COURCHAMP.

Oui... que tu as remise au domestique

VERPIGNON, *la répétant de mémoire.*

« Madame... ce soir... à minuit... qu'un mouchoir tombe de votre fenêtre... j'escalade le balcon... Si à minuit un quart, « il n'y a pas de réponse... malheur !... Pan !... j'aurai vécu !... »

COURCHAMP, *riant.*

Et si le signal allait être donné ?

VERPIGNON, *avec conviction.*

Je m'éloignerais, Courchamp, malheureux de mon bonheur, et je recommencerais à chercher Coralie, car, vois-tu...

Air de l'*Apothicaire*.

Je veux, candeur, honnêteté
 Dans ma femme, ou je la repousse,
 C'est là, mon cher, bien arrêté,
 Je n'en démordrai pas d'un pouce;
 Enfin, je veux une vertu
 D'une valeur bien intrinsèque,
 Et qu'on ne puisse pas, vois-tu,
 Gréver de la moindre hypothèque;
 Car, je ne voudrais pas, vois-tu,
 Avoir à purger d'hypothèque.

(*On entend sonner dans la chambre n° 6.*)

COURCHAMP, *allant prendre son chapeau à droite.*

Ma foi, mon cher, je te fais compliment de ton système... Ah, ça! dis-moi, il n'est que temps de prévenir nos amis, si tu veux les avoir à souper...

VERPIGNON.

Comment donc!... jusqu'à minuit, je suis à vous... Mais à minuit, tu conçois... l'esprit préoccupé, les yeux fixés sur la fenêtre de la belle...

COURCHAMP.

Soit! je vais faire les invitations... (*On sonne de nouveau. — Il sort par le fond.*) A bientôt, mon étrange amoureux!

VERPIGNON.

A bientôt, très-cher!... (*Verpignon remonte au fond. — Au même instant, Adèle sort de sa chambre.*)

SCÈNE VIII.

VERPIGNON, ADELE.

VERPIGNON, *au fond.*

C'est elle!

ADELE, *sans voir d'abord Verpignon.*

Comment, personne!... j'ai beau sonner... il faut donc que moi-même... (*Elle se dirige vers le fond, et s'arrête en vogant Verpignon.*) Encore lui! toujours lui!

VERPIGNON, *s'avançant avec chaleur.*

Madame, puisqu'avant l'heure tant désirée, un hasard heureux nous rapproche...

ADELE, *froidement.*

En effet, Monsieur, le hasard, car après le billet outrageant que vous m'avez adressé...

* Adèle, Verpignon.

VERPIGNON, *à part, avec joie.*

De la glace!... O bonheur!

ADELE.

Votre présence ici est une nouvelle insulte... Avez-vous donc espéré, Monsieur, que je répondrais...

VERPIGNON.

Non... c'est à minuit seulement que j'attendais... Mais si vous daignez avancer l'heure...

ADELE, *se contenant et avec beaucoup de réserve.*

Ah! Monsieur, je l'avoue, vous avez un grand courage... * ou plutôt, une grande présomption!... Comment, une femme, pour vous fuir, quitte l'hôtel qu'elle habitait et se réfugie secrètement dans celui-ci, où elle se croyait à l'abri de vos poursuites, et voilà qu'elle vous retrouve...

VERPIGNON.

Oh! vous me retrouverez toujours, partout!..

ADELE.

Mais, monsieur, cela devient une véritable persécution!... N'ai-je pas tout fait pour détruire la moindre de vos espérances?... Ma beauté, comme vous l'avez dit, monsieur, ma beauté vous a subjugué, a allumé en vous un feu qui ne s'éteindra pas... ce sont vos paroles, n'est-ce pas?

VERPIGNON.

Pas tout-à-fait; vous altérez le texte, mais c'est le sens.

ADELE.

Eh bien! dois-je, pour vous rendre le repos, prier le ciel de me retirer quelques-uns de mes faibles avantages?

VERPIGNON, *vivement.*

Ah! mais non! ah! mais non! je m'y oppose!

ADELE.

Je vous avoue, monsieur, que je n'aurais pas ce courage, ni celui de souffrir plus long-temps votre présence. (*Elle lui fait signe de sortir.*)

VERPIGNON, *à part, avec joie.*

Chassé! chassé! **

ADELE,

Vous m'avez comprise, monsieur?

VERPIGNON.

Parfaitement!... mais il y a erreur... c'est vous qui êtes chez moi...

* Verpignon, Adele.

** Adele, Verpignon.

ADÈLE.

Chez vous !

VERPIGNON, *avec feu.*

Oui ; j'ai loué cette chambre afin de vous voir sans cesse, pour vous entendre parler, marcher, respirer l'...

ADÈLE, *voulant s'éloigner.*

Alors, monsieur, c'est à moi de sortir...

VERPIGNON.

Non, madame, non, vous ne serez pas insensible, * vous ne devez pas l'être l... Enfin, vous avez aimé votre mari, et, selon la chronique, je suis beaucoup mieux que lui.

ADÈLE.

Ah ! monsieur, je vous en prie... pas un mot qui soit une offense à la mémoire d'un homme qui a été pour moi... un ami... un père...

VERPIGNON, *souriant.*

Un époux qui est un père... c'est drôle... vous en conviendrez ?...

ADÈLE.

Mais, monsieur, vous nuisez à ma réputation !...

VERPIGNON.

Mais, madame, vous nuisez à mon existence... mon billet vous le dit... « A minuit un quart... si je n'ai pas de réponse... pan ! » Que diable ! il y va de la vie d'un homme... et c'est quelque chose... pour lui !

ADÈLE.

Vous ne savez donc pas que les propos les plus malveillants circulent déjà sur mon compte...

VERPIGNON, *remontant*

Parlez, madame, et s'il faut punir un insolent...

ADÈLE.

Eh ! monsieur, ce sont des femmes !

VERPIGNON, *avec emphase.*

Ça ne fait rien !

ADÈLE.

Non, il vaut mieux écouter la dernière prière que je vous fais.

* Verpignon, Adèle.

Air : *Ne sais-tu pas, je suis imprudent.*

Veillez bannir un fol espoir
Qui pour moi devient une offense,
Monsieur, songez plus au devoir
Que vous dicte votre naissance.
« Noblesse oblige ! »

VERPIGNON.

J'y souscris,
Car, d'être bien né je me pique,
Mais, en amour, hélas ! je suis
Horriblement démocratique !

(Verpignon s'avance avec frénésie.)

ADELE.

Monsieur... vous m'y forcez !... je sonne ! *(Elle se dispose à sonner, à droite.)*

VERPIGNON.

Non, madame, non, c'est très-bien !... c'est parfait !... cette sévérité... c'est à merveille... non... je veux dire... à minuit, madame, à minuit !

(Il remonte jusqu'à la porte, fait un dernier geste qui semble dire : A MINUIT ! et il sort vivement.)

SCÈNE IX.

ADELE, puis MADAME GERVAIS.

ADELE, *souriant malgré elle.*

Ce monsieur de Verpignon est fou en vérité !... et si je n'étais pas sous une impression si triste... je serais plus tentée de rire de ses folies... que de m'en fâcher... Mais ses poursuites sont vraiment trop compromettantes... et je vais dès ce soir... Oui, c'est plus sage, plus prudent !... *(Elle va à la cheminée à droite et sonne.)*

MADAME GERVAIS, *entrant par le fond,**

Madame a sonné ?

ADELE.

Vite, des chevaux... je pars !

MADAME GERVAIS.

A l'heure qu'il est, madame ?

ADELE.

Il le faut... allez, je vous en prie. *(Madame Gervais remonte au fond et disparaît un instant. — Adèle ouvre la porte de sa chambre.)* Julie !... prenez mes cartons... mes effets...

* Madame Gervais, Adèle.

MADAME GERVAIS, *rentrant et apportant deux flambeaux allumés qu'elle pose à droite.* *

Madame j'ai donné des ordres.

ADÈLE.

Bien... ah ! j'oubliais ce que je vous dois. (*Elle lui donne de l'argent et met son mantelet et son chapeau que Julie vient de lui apporter.*)

MADAME GERVAIS, *comptant l'argent.*

Vous me payez un jour de trop, madame, votre chambre va être occupée par une autre voyageuse.

ADÈLE.

C'est bien, c'est bien !... surtout pas un mot à qui que ce soit sur mon départ... on pourrait me suivre... vous comprenez...

MADAME GERVAIS.

Il suffit, madame.

ADÈLE, *à Julie qui paraît, chargée de cartons.*

Ah ! vous voilà, Julie, venez ! (*Elle remonte au fond, puis elle s'arrête.*) Mais je pourrais rencontrer...

MADAME GERVAIS, *ouvrant une petite porte au fond, à gauche.*

Tenez madame, en passant par la petite cour, pas de danger...

ADÈLE.

Merci !... venez, Julie. (*Elle disparaît suivie de Julie, madame Gervais l'accompagne jusqu'au fond et la suit des yeux.* — *Au même instant Coralie frappe à la porte de sa chambre ; madame Gervais va la lui ouvrir.*)

SCÈNE X.

MADAME GERVAIS, CORALIE.**

CORALIE, *frappant et appelant.*

Madame Gervais !... madame Gervais !... (*Elle paraît.*) Eh bien ! eh bien ! elle s'en va !... elle s'en va pour tout de bon ? (*Elle va droit à la porte par laquelle Adèle est sortie.*)

MADAME GERVAIS.

Qui ça ?

CORALIE.

Madame d'Aubigny ?

MADAME GERVAIS.

Sans doute... mais comment savez-vous ?...

* Adèle, madame Gervais.

** Coralie, madame Gervais.

CORALIE, *très-agitée.*

Parbleu !... depuis que je suis entrée dans cette malheureuse chambre, je suis-là à écouter, derrière la porte...

MADAME GERVAIS.

Ecouter !... pourquoi ? qu'est-ce que ça vous fait ?

CORALIE.

Ce que ça me fait ?... ça me fait bondir, voilà tout !... C'est comme si vous demandiez au propriétaire qu'on met à la porte de chez lui : « Monsieur, qu'est-ce que ça vous fait ?... » Brigand de Verpignon, va !

MADAME GERVAIS.

Comment ?... c'est lui... c'est votre scélérat ?

CORALIE.

Lui-même !

MADAME GERVAIS.

Hein ! quand je vous disais qu'il n'était ni mort, ni maigre !

CORALIE.

Lorsqu'il va apprendre le départ de madame d'Aubigny, il s'écriera : « Ah ! bien ! bon ! j'ai enfin trouvé la femme vertueuse !... » et il courra après !... et on l'accueillera... elle a repoussé l'amant, mais elle acceptera le mari !

MADAME GERVAIS.

Voyons, voyons, Coralie, calmez vous... monsieur Verpignon ne cherche que des aventures... et le mariage...

CORALIE.

Mais, puisque la voilà partie, elle ne pourra pas donner le signal !

MADAME GERVAIS.

Comment ! à madame d'Aubigny aussi, il a eu l'audace !...

CORALIE.

Il n'y a pas une heure qu'il lui a écrit... Cachée, là, derrière cette porte, j'ai pu tout apprendre... c'est que vous ne savez pas... il a un système... il tente la vertu des femmes... et la première qui lui résistera, il la demandera en mariage !

MADAME GERVAIS, *d'un air découragé.*

Alors, ma pauvre Coralie, vouloir lutter avec madame d'Aubigny, une grande dame, vous concevez...

CORALIE.

Moi qui faisais un si beau rêve !

MADAME GERVAIS.

Il faut vous réveiller, et retourner chez votre tante pour soigner ses rhumatismes et son perroquet.

CORALIE, *très-animée.*

En voilà une perspective !... mais, il ne le portera pas en paradis !... je ne m'en irai que demain, moi, et avant, je lui dirai son fait !

MADAME GERVAIS.

Oui ; mais il va tout nier !... il faudrait des preuves...

CORALIE.

Oui... mais où... comment...

MADAME GERVAIS.

Attendez... (*Montrant le numéro 6.*) là... chez madame d'Aubigny, * vous en trouverez des preuves... chaque jour, il lui envoyait un bouquet, un souvenir... que sais-je !... et d'abord, la lettre qu'il lui a adressée tout à l'heure.

CORALIE.

C'est ça !... la pareille à celle qu'il m'a écrite... attends !... attends !... (*Elle entre vivement au numéro 6.*)

MADAME GERVAIS, *seule.*

Pauvre fille !... dire que c'est pour un pareil homme, qu'elle a fait vingt lieues en patache... pas suspendue !

SCÈNE XI.

MADAME GERVAIS, DE COURCHAMP, RENÉ DE PIGNOLLES,
D'ARBOUVILLE, DE JUVISY, puis VERPIGNON.

CHOEUR.

Air de la *Kermesse.*

Profitions des instants

Et du peu de temps

Qu'on nous laisse encore

Ici, jusqu'à l'aurore,

Convives heureux,

Chantons des refrains joyeux.

(*Pendant le chœur Madame Gervais entre à droite dans la chambre de Courchamp.*)

MADAME GERVAIS, *rentrant.*

Ces messieurs sont servis. (*Elle sort par le fond.*)

TOUS.

A table ! à table !

PIGNOLLES.

Eh bien ! et Verpignon ?

* Madame Gervais, Coralie.

COURCHAMP.

Minuit approche... Vous savez... il est là, dans la cour, sous le balcon.

D'ARBOUVILLE.

C'est juste.

COURCHAMP.

Oh ! je suis bien tranquille... il sera repoussé avec perte... Figurez-vous, messieurs, que c'est une femme charmante, très-comme il faut, et sans ma vive amitié pour Verpignon, je vous avoue que je ne me serais pas effacé devant lui.

VERPIGNON, *entrant tout effaré, pâle et défait.* *

Mes amis, si vous saviez !...

TOUS.

Quoi donc ?

VERPIGNON.

Vous me voyez abasourdi, écrasé, abîmé...

COURCHAMP.

Qu'y a-t-il ?

VERPIGNON, *montrant un mouchoir de femme, garni de dentelle.*

Voilà !

COURCHAMP.

Est-il possible !...

VERPIGNON, *regardant au trou de la serrure du n° 6.*

Et maintenant !... *(Il fait le geste de souffler une lumière.)*
Une complaisante obscurité... *(Revenant.)* Oh ! oh ! oh !

COURCHAMP.

Tant de convenance ! tant de sévérité !... je reste confondu !

VERPIGNON, *avec colère, reprenant le milieu.*

Eh bien ! moi, pas du tout ! j'ai vu de ces choses-là... le matin à dix heures, on me disait avec fierté : Monsieur, Monsieur... et le soir, à minuit... *(Avec amour.)* Anatole ! oh ! oh ! oh ! Coralie ! tu es la seule en Normandie !... tu es l'exemplaire unique. *(Il descend à gauche ; les amis se tiennent sur la droite.)*

RENÉ, *à Courchamp.*

Est-elle jolie ?

COURCHAMP.

Divine !

D'ARBOUVILLE, *à Verpignon.*

Eh bien ! tu restes-là ?

VERPIGNON, *ébranlé.*

Comment, vous croyez ?... Au fait, quand l'amour me sourit,

* Pignolles, d'Arbouville, Verpignon, Courchamp, Juvisy.

je ne vois pas pourquoi... (*Il va jusqu'à la porte, puis changeant tout-à-coup d'idée et revenant auprès de ses amis.*) Non ! c'est la treizième, ça me porterait malheur !

Air : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Cette femme, je l'estimais !

VERPIGNON, *montrant Courchamp.*

Et devant moi, l'ami fidèle
S'est retiré discrètement...

COURCHAMP, *avec ironie.*

J'allais

D'un amour vrai, brûler pour elle ;

VERPIGNON.

De ton serment sois délié !

COURCHAMP.

Non pas, dans cette conjoncture,

Je ne veux rien faire à moitié,

Je vais... *

VERPIGNON, *le retenant.*

Où donc ?

COURCHAMP.

Par amitié,

Faire honneur à ta signature !

VERPIGNON, *tenant la main de Courchamp.*

Moi, je vais penser à Coralie !

REPRISE DU CHOEUR PRÉCÉDENT.

(*Le rideau tombe avant que Courchamp qui se dirige du côté du no 6 soit arrivé à la porte.*)

* Courchamp, Verpignon.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon élégant ouvrant sur un parc. Portes au fond et de côté, une fenêtre dans l'angle à gauche.

SCÈNE I.

LE COMTE D'AUBIGNY, PUIS UN DOMESTIQUE.

(Au lever du rideau, le comte entre par la droite.)

LE COMTE, appelant du côté du jardin.

Antoine ! Antoine !

LE DOMESTIQUE, entrant par la gauche.

Monsieur le comte appelle ? *

LE COMTE.

Oui... Comment va notre blessé ?

LE DOMESTIQUE.

Oh ! à merveille, colonel.

LE COMTE.

Il va bien, dites-vous ? tant mieux ! son état lui permettra de déjeuner avec nous... Mais il faudrait prévenir madame...

LE DOMESTIQUE.

Madame la comtesse est là, dans le jardin.

(Il rentre à gauche.)

LE COMTE.

Bien !... bien !...

SCÈNE II.

LE COMTE, ADELE. **

ADELE.

Mon ami ?... vous voilà... Eh bien, cette nuit comment l'avez-vous passée ?

LE COMTE.

Pas mal, pas mal, à cela près de quelques bonnes douleurs bien aiguës qui m'ont réveillé de temps à autre, comme pour me rappeler que je ne suis pas mort.

ADELE.

Ah ! mon ami, oubliez ces cruels souvenirs...

* Le Domestique, le Comte.

** Le Comte, Adèle.

LE COMTE, *riant.*

Et pourquoi?... moi je trouve qu'il est très-doux de se dire : Il y a huit jours, on me pleurait, ma femme portait mon deuil, ce qui par parenthèse, vous allait très-bien, ma chère veuve, puis tout-à-coup, j'arrive !...

ADÈLE.

Le beau jour !

LE COMTE, *avec intention.*

N'est-ce pas?... Cependant, rentrer ainsi sous le toit conjugal, sans prévenir... Était-ce bien prudent ?

ADÈLE, *riant.*

Ah ! mon ami !...

LE COMTE.

Pourquoi t'en défends... tu étais veuve... on te croyait libre et ce jeune homme...

ADÈLE.

Monsieur de Verpignon ?

LE COMTE.

Adèle, j'ai une vieille expérience, ce jeune homme a bel et bien embrasé ton cœur.

LE DOMESTIQUE, *entrant par la gauche.**

La personne qui est là, demande si elle peut prendre congé de monsieur le comte.

LE COMTE, *à Adèle.*

Un voisin de campagne... un chasseur auquel j'ai donné l'hospitalité et que je vais retenir à déjeuner... il est très-bien ce jeune homme ! gai !... parleur... veux-tu donner tes ordres ?..

ADÈLE.

J'y vais...

LE COMTE, *au domestique.*

Dites à ce monsieur que je suis à lui. (*Le domestique rentre à gauche.*)

ADÈLE.

Mais, je ne vous quitterai pas sans vous avoir convaincu...

LE COMTE, *la conduisant à droite.*

Rappelle-toi donc que j'ai une vieille expérience qui ne me trompe jamais. (*Adèle sort en se défendant autant qu'elle le peut mais sans pouvoir placer une phrase.*) C'est évident !... elle aime monsieur de Verpignon !... Ah !... et mon chasseur... (*Ouvrant avec discrétion la porte de gauche.*) Peut-on entrer ?

* Le Domestique, le Comte, Adèle.

SCÈNE III.

LE COMTE, VERPIGNON.

VERPIGNON, *de la coulisse.*

Comment donc ! mais c'est à moi de courir au-devant de vous.
(Entrant et saluant.) Monsieur...* *(Il pose son chapeau sur un
 fauteuil au fond.)*

LE COMTE.

Comment, debout?... déjà !... ça va donc mieux ?

VERPIGNON, *gâtment.*

Je défierais Hercule... qu'il vienne !

LE COMTE.

Après la chute de cheval que vous avez faite ?...

VERPIGNON.

Rien de sérieux n'a porté... *(Avec mystère.)* Je m'en suis assuré.

LE COMTE.

Mais comment diable avez-vous fait, pour tomber ainsi de cheval ?

VERPIGNON, *naïvement.*

J'ai divorcé avec la selle... séparation de corps... voilà !

LE COMTE.

Je vous regardais par-dessus la haie qui borde mon parc, vous et votre monture semblaient être dans le plus parfait accord, puis tout-à-coup, j'aperçois...

VERPIGNON, *riant.*

L'accord parfait renversé... ma monture était devenue la dominante...

LE COMTE.

Oh ! la dominante !... Vous êtes musicien ?

VERPIGNON.

Oui, monsieur... je compose même... Tenez, j'ai eu longtemps l'intention d'essayer quelque chose sur *Robert le Diable*, poème fantastique... mais Meyerbeer m'a devancé, il a défloré le sujet.

LE COMTE.

Musicien... et chasseur... Qui dit chasseur, dit bon vivant...

VERPIGNON.

Je le suis, monsieur ; vous pouvez même me lancer à la face l'épithète de gourmet.

LE COMTE.

Vous aimez la table... et le jeu, je parie ?

* Verpignon, le Comte.

VERPIGNON, *s'animant.*

Oh ! le jeu !... mais c'est l'émotion ! c'est la fièvre ! c'est la vie !...

LE COMTE.

Enfin, le jeu vous amuse ?

VERPIGNON.

Oui, monsieur, quand je gagne ; autrement, ça m'ennuie.

LE COMTE.

Pardieu ! vous êtes un charmant voisin de campagne... Vous êtes mon voisin, je suppose ?

VERPIGNON.

Des plus proches... aussi suis-je étonné...

LE COMTE.

De ne pas me connaître?... Il n'y a que trois mois que le château de Mérinville m'appartient, et je ne l'habite que depuis hier... mes devoirs de soldat...

VERPIGNON.

Vous êtes militaire ?

LE COMTE.

Colonel de spahis.

VERPIGNON.

Eh bien ! monsieur, j'avais deviné que vous étiez militaire, rien qu'en entendant vos domestiques vous appeler colonel. (*Il rit.*)

LE COMTE, *riant.*

Pardieu ! mon cher voisin, vous me faites l'effet d'avoir toujours le petit mot pour rire. (*Lui serrant la main.*) Je suis heureux de vous avoir accordé l'hospitalité..., Pardon, je vous ai fait mal ?

VERPIGNON.

Diable ! votre poigne, c'est du fer... je veux dire de l'acier... ce dernier métal est plus poli.

LE COMTE.

Pardieu ! monsieur, je vais raffoler de vous... mêmes goûts, mêmes penchants... Dès demain, je veux aller moi-même m'informer de vos nouvelles.

VERPIGNON.

Vous serez toujours le bienvenu au château de Verpignon.

LE COMTE.

Ah ! vous habitez... alors, vous connaissez... vous voyez souvent le propriétaire ?

VERPIGNON, *riant.*

Tous les matins, dans mon miroir, quand je me fais la barbe.

LE COMTE, *très-étonné.*

Comment !... vous êtes monsieur Verpignon ?

VERPIGNON, *saluant.*

Lui-même...

LE COMTE, *appuyant sur les mots.*

Parbleu ! monsieur, j'en suis enchanté !

VERPIGNON.

Moi aussi !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *entrant par le fond.*

Une personne qui arrive à l'instant, demande si elle peut parler à monsieur de Verpignon.

VERPIGNON.

Un jeune homme, vêtu comme moi... en chasseur ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

VERPIGNON.

Sans doute un de mes amis qui aura retrouvé mes traces... Vous permettez que j'aille ?...

LE COMTE.

Du tout ! (*Au domestique.*) Faites entrer !

LE DOMESTIQUE.

C'est que ce monsieur est en habit de chasse et désire ne pas se présenter ainsi au salon.

LE COMTE.

Ah ! des façons !...

VERPIGNON.

Je parie que c'est Courchamp.

LE COMTE.

Alors, je vais moi-même...

VERPIGNON, *l'arrêtant.*

Comment !... vous déranger !... encore !...

LE COMTE, *sortant.*

Laissez-donc... (*Il sort suivi du domestique.*)

* Verpignon, le Domestique, le Comte.

SCÈNE V.

VERPIGNON, *seul.*

Vive Dieu !... voilà un homme qui est bien !... parfaitement bien !... Je désire être comme ça quand je serai vieux... Je lui présenterai Coralie... (*Avec bonheur.*) Ma femme !... ou du moins ma future car je l'ai retrouvée... à Evreux... toujours plus sévère et plus jolie !... Ma foi, je me suis décidé... j'ai lâché le mot mariage... et la famille m'a tout de suite répondu : Voilà !... quand je pense qu'elle est chez moi... avec témoins, papiers, parents, tout !... que déjà je lui ai donné le voile... la corbeille... et qu'avant huit jours... Coralie, la femme modèle !... le numéro de vertu que j'avais rêvé... ce qui se fait de mieux !... comme c'est carré auprès de cette veuve... Cette madame d'Aubigny dont j'ai failli être la dupe.

Air de *Turenne.*

Je me disais : quelle vertu sauvage !
 Cette vertu jamais ne faiblira,
 D'une prison, c'est la porte, et je gage
 Qu'à mon attaque elle résistera !
 Oui, c'était Lien une porte de chêne
 Avec verroux, serrure et cœtera,
 Mais que l'on n'avait, ce soir là,
 Pas seulement fermée au pêne !

SCÈNE VI.

LE COMTE, VERPIGNON, COURCHAMP. *

LE COMTE, *entrant par le fond.*

Par ici, monsieur, entrez donc, je vous prie.

VERPIGNON, *allant à Courchamp.*

Courchamp !... j'en étais sûr !... mais comment diable as-tu retrouvé mes traces ?

COURCHAMP.

Je te cherchais, quand j'ai rencontré sur la route un domestique qui m'a demandé le chemin le plus court pour aller chez toi...

VERPIGNON.

Un de vos gens auquel j'ai eu l'indiscrétion de faire porter un billet chez moi. **

COURCHAMP.

Deux mots qu'il m'a dit, m'ont mis au fait de ton accident,

* Le Comte, Courchamp, Verpignon.

** Le Comte Verpignon, Courchamp.

je lui ai indiqué la route et j'accourais ici, lorsque monsieur a eu la bonté...

VERPIGNON, *au comte.*

Mais pardon... permettez-moi de vous présenter mon ami, Adrien de Courchamp... charmant garçon... grande famille, grande fortune et qui est en train de faire une grande sottise... Il refuse, en ce moment, le parti le plus avantageux, pour rêver à une certaine dame, fort peu digne...

COURCHAMP.

Non, je t'assure que je n'y pense plus.

VERPIGNON.

Laisse donc!... hier encore, je l'ai surpris considérant une jolie petite bague, souvenir trouvé à!.. (Courchamp lui fait signe de se taire.)

LE COMTE.

Bravo! bravo! messieurs les chasseurs; il paraît que vous courez plus d'un gibier à la fois... car je sais aussi de vos prouesses, monsieur Anatole!

VERPIGNON.

Tiens! vous savez déjà mon petit nom?

LE COMTE, *avec intention.*

Oh! j'ai beaucoup de mémoire... et, dernièrement, ce qu'on m'a dit de vous... à Cherbourg...

VERPIGNON, *avec fatuité.*

Ah! l'on vous a dit?

LE COMTE.

Mais... c'est le bruit de la ville... Il paraît que...

VERPIGNON.

Ça a été vif...

LE COMTE.

Pardieu! contez-moi cela!

VERPIGNON.

Volontiers!

LE DOMESTIQUE, *à droite.*

Monsieur le comte est servi!

LE COMTE.*

Très-bien!... Vous acceptez, messieurs, je l'espère? Venez... que je vous présente tous deux à madame la comtesse d'Aubigny.

COURCHAMP, *à part.*

La comtesse d'Aubigny!

* Verpignon, le Comte, Courchamp.

VERPIGNON, *abasourdi.*

Pardon...vous avez dit?... la comtesse d'Aubigny l. veuve du comte d'Aubigny... tué en Afrique?

LE COMTE.

Vous êtes chez elle, messieurs. (*Il remonte.*)

COURCHAMP, *à part.**

Chez elle ! (*Il passe vivement près de Verpignon.*)

VERPIGNON, *embarrassé.*

Soyez... persuadé, monsieur, que... tout à l'heure... j'ignorais quand j'ai dit que ça a été vif... Vous comprenez... c'est une manière de parler... ça n'a pas été vif du tout... Si j'avais su que je m'adressais à un des amis de madame d'Aubigny... à l'un de ses parents peut-être ?

LE COMTE.

En effet !

COURCHAMP, *souriant avec beaucoup d'hésitation.*

Son père ?

LE COMTE.

Presque...

VERPIGNON.

Presque...? mais on l'est tout-à-fait, ou pas du tout... c'est usage !... Son oncle ?

LE COMTE.

Non, monsieur... (*Après un silence.*) son mari.

COURCHAMP.

Son mari !

VERPIGNON, *stupéfait.*

Ah ! vous êtes... (*d'un ton de reproche.*) mais alors... permettez, vous n'êtes donc pas mort ?

LE COMTE.

Non, monsieur, pas tout-à-fait...

COURCHAMP.

Une erreur...

VERPIGNON.

Fatale ! (*Se reprenant*) Non !... je veux dire... au contraire... (*Bas, à Courchamp.*) Je suis en nage !... Parle donc, toi ! **

COURCHAMP.

.. Mon Dieu ! monsieur, vous comprenez l'embarras de mon ami...

VERPIGNON.

Oui... ma position est si bizarre.

* Le Comte, Verpignon, Courchamp.

** Le Comte, Courchamp, Verpignon.

COURCHAMP, *bas à Verpignon.*

Je crois qu'il serait temps de nous en aller.

VERPIGNON ET COURCHAMP, *saluant ensemble.*

Monsieur le comte, j'ai bien l'honneur...

VERPIGNON, *à part.*

Où donc est mon chapeau ? (*Courchamp remonte au fond.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE, *entrant, venant de la droite.**

Mon ami... pardon... je vous ai fait attendre...

VERPIGNON et COURCHAMP, *à part.*

C'est elle !

ADÈLE, *apercevant Verpignon.*

Ah !

LE COMTE.

Hein ! qu'as-tu ?

ADÈLE.

Rien...

LE COMTE.

Si, si, j'ai parfaitement remarqué...

ADÈLE.

Retrouver ainsi Monsieur...

VERPIGNON.

C'est comme moi... il me semble que... (*A part, en cherchant des yeux.*) Où donc est mon chapeau ?

LE COMTE, *très-tranquillement.***

Ah ! ça, mais, qu'avez-vous donc ? Franchement, je ne m'explique pas votre trouble... votre embarras... Certainement, quand on m'offense, je mets facilement l'épée à la main... c'est connu... mais avant de me fâcher je raisonne, et aujourd'hui je me dis : (*Montrant Verpignon.*) Monsieur rencontre une jeune et jolie veuve... il en devient éperdument amoureux... il veut l'épouser... Je le répète, Monsieur était parfaitement dans son droit.

COURCHAMP.

C'est vrai ! au fait !

VERPIGNON, *se tranquillisant et se récriant.*

J'étais dans mon droit.

LE COMTE.

Si quelqu'un a tort, c'est moi !

* Courchamp, le Comte, Adèle, Verpignon.

** Courchamp, Adèle, le Comte, Verpignon.

Oui, c'est vous !...

VERPIGNON.

LE COMTE.

Oui, c'est moi, revenant malencontreux ! qui arrive pour renverser vos plus chères espérances...

VERPIGNON.

Mes plus chères espérances !... c'est le mot !

LE COMTE.

Si bien, qu'aujourd'hui encore, madame d'Aubigny serait libre ? (*Adèle fait signe au comte de se taire.*)

VERPIGNON, *jouant l'enthousiasme.*

Remourez, Monsieur, et vous verrez !...

LE COMTE, *avec joie et bonhomie.*

Mourir !... Eh mon Dieu ! je n'ai pas besoin de cela pour vous rendre heureux !

ADÈLE, *bas.*

Mais, mon ami !...

COURCHAMP.

Quoi donc ?

VERPIGNON.

Comprends pas !

LE COMTE.

Eh bien ! Adèle, la pauvre enfant, orpheline... confiée à mes soins, pouvais-je, en partant pour l'Afrique, l'abandonner à elle-même... la confier à des mains étrangères ?... il fallait un moyen pour la faire respecter en mon absence... une égide... Eh bien ! ce moyen était de quitter Paris, d'installer mademoiselle de Villery au château de Mérimville, ou nous étions totalement inconnus...

COURCHAMP.

Ah ! mon Dieu !

VERPIGNON, *suffoqué.*

Ah ! mon Dieu !...

LE COMTE, *à Verpignon.*

Vous comprenez... la femme du colonel d'Aubigny... un gaillard très-peu commode... on n'ose pas trop se risquer...

Air : Je n'ai pas vu ces Bosquets.

Je me suis dit : prêtons-lui vite un nom,

Qui fera peur aux galants de la place ;

Pour elle alors, plus de séduction,

Rien que mon nom, retiendra leur audace..

VERPIGNON.

Ainsi, monsieur?

COURCHAMP.

Achevez ?

LE COMTE.

Cet hymen

N'existe pas !

COURCHAMP, *à part.*

Ciel !

VERPIGNON, *à part.*

J'en perds l'équilibre !

LE COMTE, *prenant la main de Verpignon.*Allons, voyons, votre main dans sa main,
Car vous serez l'un à l'autre demain ;

Soyez heureux, Adèle est libre !

VERPIGNON, *bouleversé.*Libre !* (*Il n'ose pas retirer sa main que le comte a unie à celle d'Adèle.*)

COURCHAMP.

Libre !

LE COMTE.

Eh bien ! vous ne poussez pas des cris de joie ?

VERPIGNON, *avec de pénibles efforts.*Si, si, ah ! ah ! qu'est-ce qu'on demande, des cris de joie ?...
En voilà ! Ah ! ah ! (*Il chancelle.*)LE COMTE, *le soutenant.*

Eh bien ! eh bien ! il perd connaissance !... Monsieur de Courchamp !... aidez-moi !... Voyez donc l'effet d'un bonheur imprévu... **

ADÈLE, *à droite.*Ce pauvre jeune homme ! (*Le comte et Courchamp font asseoir Anatole à gauche sur une chaise qu'Adèle a avancée, avant de prendre la droite.*)

LE COMTE.

Allons, allons, le voilà qui revient à lui. (*A Adèle.*) Tudieu ! quel amour ! quel feu !... En voilà un garçon qui t'aime !

ADÈLE.

Oui, je le crois.

LE COMTE.

Pardieu ! ça se voit bien... je n'ai là-dessus qu'à consulter ma vieille expérience... (*A Anatole.*) Calmez-vous, mon ami... revenez à vous, je vais envoyer chercher le notaire.

* Courchamp, Adèle, Verpignon, le Comte.

** Courchamp, Verpignon, le Comte, Adèle.

VERPIGNON, *se redressant tout-à-coup.*

Hein ?...

ADÈLE, *au comte.*

Comment! déjà ?

LE COMTE.

Pauvre jeune homme !... le faire attendre, ce serait un crime!

ENSEMBLE.

Air de l'Enfant prodigue.

VERPIGNON.

Fâcheuse affaire!

Que dois-je faire ?

De ma faiblesse on prétend abuser!

Quelle torture!

Ah! je le jure,

Plutôt mourir ici que d'épouser!

COURCHAMP.

Fâcheuse affaire!

Que va-t-il faire ?

Par quel motif pourra-t-il s'excuser

Ah! je le jure,

Cette aventure

M'empêcherait à jamais d'épouser

LE COMTE.

Allons, ma chère,

La chose est claire,

Et tu ne peux plus longtemps m'abuser

Vois sa figure,

Dans son allure,

De son amour tout semble l'accuser.

ADÈLE.

En cette affaire!

Que dois-je faire ?

Sur cet amour je crains de m'abuser!

Mais j'en suis sûre,

A nulle injure

Sa passion ne voudrait m'exposer!

SCÈNE VIII.

(*Le comte fait passer Adèle devant lui ; ils sortent par la droite.*)

VERPIGNON, COURCHAMP. *

VERPIGNON, *redescendant en scène avec animation.*

Mais ça n'a pas de nom!... (*A Courchamp.*) C'est épouvan-

* Courchamp, Verpignou.

table!... épouser!... épouser! (*A Courchamp.*) et tu restes-là, toi, tranquille! tu ne vas pas dire à cet horrible colonel...

COURCHAMP.

- Eh! c'est à toi-même d'aller lui dire...

VERPIGNON.

Lui dire... quoi? quoi?... les croyant mariés, j'ai proclamé que je voulais épouser... il n'y avait pas de danger... il existait un mur entre elle et moi!... et voilà qu'on m'ouvre une porte et qu'on me dit : passez monsieur!

COURCHAMP, *embarrassé.*

Oui, j'en conviens, la position est délicate!... dame! après tout, elle est jeune, jolie... charmante!

VERPIGNON, *vivement.*

Elle te va? bon!... cours, demande, prends-là! ne m'en laisse pas!

COURCHAMP.

Mais, mon ami, ce n'est pas moi qu'elle aime, et si sa conduite fut légère!... toi seul peut la lui pardonner.

VERPIGNON, *abasourdi.*

Platt-il?

COURCHAMP.

Pour qui le signal a-t-il été donné?... pour toi!... Pour qui la fenêtre s'est-elle ouverte dans l'obscurité? pour toi... toujours pour toi!

VERPIGNON.

Cependant...

COURCHAMP.

Et je te le répète! c'est Verpignon qui a escaladé ce balcon.

VERPIGNON.

Oui, par procuration!

COURCHAMP.

C'est enfin à l'heureux Verpignon qu'on laisse, dans l'ombre, dérober cette bague... (*Tirant une bague de sa poche.*) Ce souvenir que j'ai eu la faiblesse de vouloir conserver... il t'appartient, reprends-le. (*Il la glisse dans la main de Verpignon qui s'en défend.*)

VERPIGNON, *se récriant.*

Veux-tu bien me laisser tranquille!

COURCHAMP, *lui prenant la main.*

Du reste, mon ami... tu me connais... jamais la moindre indiscretion... j'oublierai!...

VERPIGNON.

Oui... mais moi... je n'oublierai pas... (*On entend le bruit*

* Verpignon, Courchamp.

d'une voiture.) Ah! sans doute la voiture qui vient me chercher... pour me ramener auprès de Coralie... pauvre fille!... (*Allant regarder par la fenêtre.*) Oui, c'est ma livrée. (*Avec effroi.*) Ah! grand Dieu!... dans le carrosse... une femme!... Coralie!... Effrayée par ma lettre, elle sera accourue... Courchamp, va audevant d'elle... empêche là d'entrer... dis-lui...

COURCHAMP.

Que diable veux-tu que je lui dise ?

VERPIGNON.

Dis-lui qu'elle m'attende toujours, que je l'épouserai... plus tard... quand je serai veuf...

COURCHAMP.

Allons, j'y vais !...

(Il sort vivement par le fond.— Le comte parait à droite, tenant une lettre à la main.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, VERPIGNON.*

VERPIGNON, *prenant son chapeau à gauche.*

Il n'y a plus à hésiter!...

LE COMTE, *entrant par la droite.*

Ah! vous voilà, mon bon ami...

VERPIGNON, *d'un ton résolu.*

Monsieur!...

LE COMTE.

Voyez, je viens d'écrire au notaire... dans une heure, il sera ici.

VERPIGNON, *se récriant*

Dans une heure!... dans une heure!...

LE COMTE.

Ah! écoutez donc... il ne faut pas aller plus vite que les violons!... est-il impatient!...

VERPIGNON.

Monsieur!...

LE COMTE, *lui tapant sur l'épaule.*

J'ai dit que vous seriez le mari d'Adèle, vous le serez! **

VERPIGNON, *à part.*

Je le crains!... (*Haut.*) Monsieur!

* Verpignon, le Comte.

** Le Comte, Verpignon.

LE COMTE.

Oh ! les amoureux !... les amoureux !... (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE X.

VERPIGNON, puis CORALIE et COURCHAMP.

VERPIGNON, *jetant avec colère son chapeau sur un meuble à droite.*

Dire que mon chapeau ne peut pas sortir de cette maison !... que faire ? que résoudre ?... d'un côté Coralie, et de l'autre ce guerrier... qui m'a l'air d'être très-brave... mon Dieu ! je le suis peut-être autant que lui.

COURCHAMP, *à la suite de Coralie qui entre très-vivement par le fond.*

Mais, mademoiselle... *

CORALIE.

Laissez-moi, monsieur, je n'écoute rien !... (*Apercevant Anatole.*) Ah ! vous voilà, monsieur !...

COURCHAMP.

Mais, mademoiselle, je vous assure ...

CORALIE.

C'est une horreur ! c'est une indignité !

VERPIGNON, *courant à elle.*

Coralie ! chut ! chut !... modérez votre organe !

CORALIE.

Du tout !... et moi... moi, qui vous attendais tranquillement à votre château de Verpignon : au reçu de votre lettre, j'accours ici croyant trouver mon futur... abimé, blessé... en morceaux, et je le surprends bien portant et en train de se marier !

VERPIGNON.

Coralie, évitons les reproches... faisons des économies sur les larmes... il n'y a pas de petites économies !

CORALIE, *avec une colère concentrée.*

Oh ! je ne pleure pas, monsieur, c'est de la colère... c'est de la rage... mais ça ne se passera pas comme ça, je saurai défendre mon bien ! *

COURCHAMP.

Prenez garde ! on peut vous entendre ! (*Verpignon et Courchamp remontent.*)

CORALIE, *appuyant sur tous les mots.*

Je pleurerai... je crierai... et quand je devrais tomber au milieu de la cérémonie...

* Coralie, Verpignon, Courchamp.

VERPIGNON, *redescendant vivement à gauche.*

Tiens ! mais, au fait, c'est une idée !

COURCHAMP, *de même à droite.*

Excellente !

CORALIE, *pleurant et reprenant le milieu.**

Je leur dirai tout ! vos serments, votre amour... (*Signes d'assentiment de Verpignon et de Courchamp.*) Et ils auront pitié de moi, allez... de moi, pauvre fille, compromise... abandonnée...

VERPIGNON.

Ajoutez, lâchement séduite.

CORALIE.

Hein !

GOURCHAMP.

Ça fera bien !

CORALIE, *à Courchamp.*

Jamais ! jamais !...

VERPIGNON.

Si, si, dans les gravures, dans les tableaux... vous avez vu la scène de la jeune fille séduite... elle arrive à la signature du contrat...

COURCHAMP.

Avec les cheveux sur les épaules !...

VERPIGNON.

Et deux enfants sur les bras !... Fureur du père, désespoir de la fiancée !...

CORALIE, *l'interrompant.*

N'êtes-vous pas honteux de courtoiser toutes les femmes !

VERPIGNON.

Je n'avais rien à faire... quelques mots d'amour... une petite lettre, demandez plutôt à Courchamp...

COURCHAMP.

Oh ! pas d'avantage !

CORALIE.

Oui, une petite lettre dans laquelle vous demandiez un tendre rendez-vous !...

COURCHAMP.

Persuadé qu'on le lui refuserait...

CORALIE, *avec ironie.*

Et qu'on vous accorda !

VERPIGNON, *appuyant sur les mots.*

Mais où je n'allai pas... où je n'allai pas !

CORALIE, *révoltée.*

Hein !...

* Verpignon, Coralie, Courchamp.

VERPIGNON.

Coralie, je vous assure...

CORALIE, *le regardant fixement.*

Vous avez le front de me dire...

VERPIGNON.

Demandez plutôt à Courchamp...

COURCHAMP.

Mademoiselle je vous en donne ma parole !

VERPIGNON.

D'honneur !... Honteux, désespéré de mon futur succès, je m'éloignai...

COURCHAMP.

Et un autre...

CORALIE, *dans le plus grand trouble.*

Un autre !...

VERPIGNON.

Un fat !... un mauvais sujet... profitant de l'obscurité...

CORALIE, *poussant un cri.*Ah ! *(Elle s'évanouit.)*VERPIGNON, *la soutenant.*Eh bien !... quoi donc ?... elle s'évanouit !... *(Il la porte sur la chaise à droite.)*

COURCHAMP.

Du vinaigre !

TOUS DEUX.

Courons ! *(Verpignon sort à gauche, Courchamp à droite, après s'être rencontrés au milieu du théâtre.)*

SCÈNE XI.

CORALIE, *seule, revenant peu à peu à elle.*

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je viens d'apprendre ! *(Se levant.)* Mais ça n'a pas de nom !... mais, c'est épouvantable !... Il faut absolument que M. Anatole... *(Regardant autour d'elle.)* Où est-il ? où le trouver ? Je ne connais pas les êtres, moi !... Ah ! dans le jardin, sans doute ! oui, oui, il faudra bien que je sache... *(Elle s'échappe vivement par le fond, au moment où Courchamp et Verpignon rentrent par les côtés.)*

SCÈNE XII.

VERPIGNON, COURCHAMP, puis LE COMTE, ADELE. *

VERPIGNON, *accourant.*

Voilà ! voilà !

* Courchamp, Adèle.

COURCHAMP, *accourant aussi.*

Tenez, ma pauvre enfant !

VERPIGNON, *regardant autour de lui.*

Eh bien ! où est-elle ?... où ? (*Appelant.*) Coralie !

COURCHAMP.

Prends garde !

VERPIGNON, *appelant à voix basse.*

Coralie ! Coralie !

COURCHAMP.

Partie ! Que faire ? que devenir ?

VERPIGNON.

L'affreux spahis peut arriver d'un moment à l'autre !

COURCHAMP.

C'est vrai ! il faut absolument que Coralie vienne se jeter à la traverse !...

VERPIGNON.

Certainement !... courons !... (*Ils vont pour sortir et rencontrent le comte et Adèle au fond.*) *

LE COMTE.

Nous voilà ! nous voilà ! cher ami ! Le notaire est arrivé !
(*Le domestique paraît dans le jardin et ferme les portes du fond.*)

VERPIGNON, *à part.*

Le voilà encore avec son notaire !...

LE COMTE.

Monsieur de Verpignon ! (*A Adèle.*) Viens, mon enfant...

VERPIGNON, *à lui même.*

Allons ! il faut briser les vitres !... avec elle... parce que avec le spahis... (*Haut.*) Permettez... pardon... il est un usage consacré... lorsque deux personnes vont s'unir, on les laisse seules un instant... Elles n'ont souvent rien à se dire, mais n'importe ! c'est l'usage.

LE COMTE, *hésitant et après avoir consulté Adèle par un regard.*

Du moment que vous invoquez l'usage... je m'incline respectueusement devant vous et devant l'usage... M. de Courchamp...

* Adèle, Courchamp

ENSEMBLE.

VERPIGNON.

Air : *Je vous aimerai.* (Amédée de Beauplan.)

Je n'y comprends rien !
Et, par quel moyen ,
Au coup qui s'apprête,
Dérober ma tête ?
Ah ! je ne prévoi
Rien de bon pour moi,
Et, pour mon honneur,
Je tremble de peur !

LE COMTE et ADELE.

C'est un entretien
Qu'il demande... Eh bien ,
Il faut qu'on s'y prête.
Une voix secrète
Et ^{ton} _{son} doux émoi
Me disent à moi
Que j'ai pour ^{ton} _{mon} cœur
Trouvé le bonheur !

COURCHAMP.

Je n'y comprends rien !
Mais par quel moyen ,
Au coup qui s'apprête ,
Dérober sa tête ?
Pour lui, je ne voi
Rien de bon, ma foi !
Et pour son honneur,
Voilà que j'ai peur !

Courchamp et le comte sortent par la gauche. — L'orchestre joue une seconde fois le motif de la sortie.

SCÈNE XIII.

VERPIGNON, ADELE, assise à droite.

VERPIGNON, à part.*

C'est excessivement délicat. (*Haut.*) Nous voilà seuls, madame... (*A part.*) Lui dire que ce n'est pas moi... (*Prent un siège et au moment de s'asseoir.*) Mademoiselle... (*S'arrêtant.*) Non, pardon... je serai mieux debout... (*Il range la chaise derrière celle d'Adèle.*)

ADELE.

Je vous écoute.

* Verpignon, Adèle.

VERPIGNON, *très embarrassé.*

Mon Dieu ! mademoiselle, comme je le remarquais tout-à-l'heure si intelligemment... deux fiancés n'ont souvent rien à se dire... mais nous, c'est différent, et... (*Regardant autour de lui.*) toutes les portes sont bien fermées... (*S'en assurant.*) Oui.

ADÈLE.

Pourquoi ces précautions ?

VERPIGNON.

Oh ! rien ! (*à part.*) c'est horriblement difficile ! (*Haut.*) Je vous demanderai la permission de prendre ça de très loin... j'arriverai en pente douce...

ADÈLE.

Vraiment je ne comprends pas...

VERPIGNON, *à part, apercevant à son doigt la bague.*

Oui, au moyen de cette bague. (*Haut.*) Mademoiselle, dès les temps les plus reculés... Non, décidément, je crois que je serai mieux assis. (*Il reprend la chaise qu'il a apportée, s'assied, et, pendant tout ce qui suit, il s'efforce de faire voir à Adèle la bague qu'il vient de mettre à son doigt.*) Dès les temps les plus reculés... il était d'usage que le fiancé offrit des présents à sa future... témoin Elézer... On le voit apportant une foule de présents à Rebecca... Isaac, le prétendu, savait que son beau-père, Abraham, était un tant soit peu intéressé...

ADÈLE, *souriant.*

Mais je ne vois pas le rapport...

VERPIGNON.

Ça va percer... Moi, pris à l'improviste, je n'ai pu suivre les errements du peuple pasteur... Heureusement un ami m'est venu en aide... Il m'a remis cet anneau qui va devenir celui de nos fiancailles... Mais remarquez que sans cet ami, il m'eût été impossible... (*Appuyant sur les mots.*) Car, notez-le bien, il y a une heure à peine que ce bijou est en ma possession.

ADÈLE, *froidement.*

Ah !

VERPIGNON, *stupéfait.*

Comment ! vous ne comprenez pas ?...

ADÈLE, *souriant.*

Si fait... Il y a une heure, vous ne possédiez pas...

VERPIGNON.

Cet anneau... et un autre... mademoiselle, un autre le possédait... légitimement... par droit de conquête... (*Il lui donne l'anneau, à part, regardant Adèle, très-étonné de sa tranquillité.*) Comment... rien !...

ADÈLE, qui a essayé l'anneau.

Il est fâcheux monsieur, que votre ami, se soit dessaisi de ce bijou... voyez, il est trop grand.

VERPIGNON, très étonné.

Mais c'est vrai !... mais c'est vrai ! (*Marchant avec une animation joyeuse.*) Mais cet anneau ne lui a jamais appartenu !... (*Revenant à Adèle qui s'est levée.*) Mademoiselle précisons !... les points sur les t, s'il vous platt... ils ont été inventés pour ce genre de circonstance... nous disons qu'à Cherbourg ?...

ADÈLE.

Ah ! monsieur ! de grâce ! ne me rappelez pas mon séjour dans cette ville... me contraindre à partir secrètement, à onze heures du soir...

VERPIGNON.

Onze heures !... nous disons onze heures !

ADÈLE.

Seule, avec ma femme de chambre...

VERPIGNON.

Nous disons onze heures !... Mais ce mouchoir jeté à minuit...

ADÈLE.

A minuit, j'étais déjà rentrée au château.

VERPIGNON.

Comment, madame...

ADÈLE, avec dignité.

Ah ! monsieur, une telle insistance...

VERPIGNON.

Vous avez raison, (*A part.*) Mais cette bague ne lui a jamais appartenu... mais Courchamp est un vaste calomniateur ! Maintenant, je puis pousser des sons joyeux, courir à l'hyménée !... (*Courant au comte, qui parait à droite avec Courchamp.*) Monsieur, vous m'avez ce matin demandé des cris de joie... en voilà ! je les pousse !... Ah ! ah ! ah !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE COMTE, COURCHAMP, puis CORALIE.*

COURCHAMP.

Le malheureux ! il a perdu l'esprit !

LE COMTE.

Eh bien ! monsieur, vous avez ma parole...

* Adèle, le Comte, Verpignon, Courchamp.



VERPIGNON.

Courons vers le tabellion ! (*Musique à l'orchestre. — En ce moment, Coralie paraît au fond, portant un carton, dans lequel se trouve un voile de dentelles. — Bouleversé, et à part. Coralie !... tout est perdu !... (Il fait signe à Coralie de s'éloigner. **)

LE COMTE, à Verpignon.

Quelle est cette jeune personne ?

VERPIGNON, embarrassé.

Moi, je ne sais... je ne sais... j'ignore...

CORALIE.

Pardon !... je viens dans un mauvais moment...

VERPIGNON, à part.

Oh ! oui ! fichu moment !

ADÈLE, à Coralie.

Que désirez-vous, mademoiselle ?

CORALIE.

Mon Dieu...

VERPIGNON, vivement et bas à Coralie.

Pas la scène !... pas la scène !...

CORALIE, sans regarder Verpignon.

Je suis marchande de dentelles, et j'apporte ce voile de mariage... (*Elle ouvre le carton et présente le voile à Anatole.*)

VERPIGNON.

Celui que je lui ai donné !

CORALIE, avec une émotion très-contenue.

Que monsieur m'a commandé pour mademoiselle !

VERPIGNON.

Ab bah !... (*Il prend le voile, et passe lentement auprès d'Adèle, à laquelle il le présente.*)

LE COMTE, à Adèle.**

Ah ! mais, c'est une galanterie charmante de ton futur.

VERPIGNON, bas à Coralie, pendant qu'Adèle montre le voile au comte.

Coralie, voilà un trait sublime !... Tu ne n'en doutes peut-être pas ; mais, il est sublime !

COURCHAMP, bas à Coralie.

Bien ! chère enfant, cela vous portera bonheur !

CORALIE, à part.

Du bonheur !... oh ! pour moi !... ***

ADÈLE.

Voyez donc, monsieur le comte, il est magnifique !...

* Adèle, le Comte, Coralie, Verpignon, Courchamp.

** Le Comte, Adèle, Verpignon, Coralie, Courchamp.

*** Le Comte, Adèle, Verpignon, Courchamp, Coralie.

VERPIGNON, *à Courchamp, avec lequel il a causé bas.*

Je te répète que cette femme est pure... c'est de l'eau filtrée.

COURCHAMP.

Vraiment?... et la bague?

VERPIGNON, *haut à Adèle, qui, pendant tout ce temps, s'est occupée avec le comte du voile de dentelles.*

Pardon, mademoiselle... rien que pour le confondre... (*Il lui essaie la bague.*)

ADÈLE, *se prêtant à essayer la bague.*

Le fait est, monsieur, qu'il me serait tout-à-fait impossible de la garder à mon doigt. (*La bague tombe naturellement dans la main de Verpignon.*)

GORALIE, *à part.*

Que signifie?...

VERPIGNON, *à Courchamp en lui restituant la bague.*

Reprends donc ton affreux joyau... qui est à toi... bien à toi!

GORALIE, *à part.*

Ciel!... Ma bague!...

VERPIGNON, *qui a vu le mouvement.*

Ah bah!

COURCHAMP, *bas en serrant le bras de Coralie.*

Silence!

ADÈLE.

Mademoiselle, votre voile est du meilleur goût... je ne porterai à l'avenir aucune dentelle qui ne sorte de vos magasins.

GORALIE, *avançant timidement.**

Mille remerciements, mademoiselle... je quitte le commerce... un... ami de monsieur votre mari a la bonté de s'intéresser à moi et grâce à lui, j'espère trouver une position plus conforme à mes goûts.

ADÈLE.

Je vous en félicite, mademoiselle. (*La musique cesse.*)

VERPIGNON.

Maintenant, rien ne s'oppose plus à mon bonheur!

LE COMTE.

Pas même le notaire qui nous attend depuis deux heures.

VERPIGNON.

Votre main, ma belle future; mais, cette fois, je me chargerai moi-même de l'anneau des fiançailles.

LE COMTE.

Et celui de monsieur de Courchamp, il va donc lui rester pour compte?

VERPIGNON.

Oh! j'ai dans l'idée qu'il en a le placement.

* L. le Comte, Adèle, Verpignon, Coralie, Courchamp.

TO BE OR NOT TO BE.

Air, nouveau d'AMÉDÉE DE BRAUPLAN.

7)

Courons vers notre homme de loi ;
 Pour lui, si l'attente est cruelle,
 Croyez-le bien, mademoiselle,
 Elle est plus cruelle pour moi !
 Mais, d'abord, acquittons nos dettes
 (A Coralie.) Car, ce voile est, grâce à vos soins,
 Beau comme tout ce que vous faites...
 (En lui serrant la main, bas.)
 Je serai l'un de vos témoins.

(Au public.)

Mon système est fort excentrique,
 J'en conviens, mais, je le crois bon
 J'ai découvert... une Amérique
 Dont je serai le seul colon.
 J'épouse... et je suis bien tranquille,
 Une femme, au cœur ingénu,
 Qui joint l'agréable à l'utile
 Et l'orthographe à la vertu.
 (Remontant.) O félicités sans pareilles,
 Je vais vous goûter sans trembler,
 Et dormir sur mes deux oreilles...
 C'est une façon de parler.

ENSEMBLE.

VERPIGNON.

Courons vers cet homme de loi, etc.

ADELE.

Des bons maris, oui, je le croi,
 J'ai trouvé le parfait modèle,
 A son serment toujours fidèle...
 Mon seul bonheur sera sa loi !

LE COMTE.

Des bons maris, oui, je le croi,
 J'ai trouvé le parfait modèle !
 De rendre heureuse mon Adèle,
 Il fera son unique loi.

CORALIE et COURÇHAMP.

Une espérance, je le croi,
 Peut calmer ^{ma} _{sa} peine cruelle,

Car, à ^{ma} _{sa} promesse fidèle,
 De l'honneur ^{il} _{je} suivr^a _{ai} la loi !

FIN.

Clermont (Oise). — Imp. A Daix.